

tions de Bhagavat, lequel n'est autre, comme nous l'avons déjà dit, que Vishnou. Le barde, après avoir représenté ces incarnations comme des vêtements qui laissent intacte la personnalité du dieu, apprend aux solitaires que c'est Vyâsa qui a composé le *pûrâna* dont Bhagavat fait le sujet. Vyâsa en communiqua la connaissance à son fils Çuka, qui, à son tour, la transmit au roi Parikshit, en présence d'une assemblée de sages, dont le barde qui parle faisait précisément partie. Ici interviennent des interpellations de la part des auditeurs, interpellations qui soutiennent le récit. Çakna, un brahmane, chef de famille, qui figure déjà dans les *Védas*, lui demande d'exposer à quelle occasion Vyâsa, fils de Satyawatî a composé le *Bhâgavata*, et comment à eu lieu la rencontre de Çuka, fils de Vyâsa, et du roi Parikshit, petit-fils d'Arjuna. Sûta répond que c'est après avoir classé les *Védas* et rédigé les *Itihâsas* et les *Purânas*, que Vyâsa, sur l'avis de Nârada, écrivit le *Bhâgavata*. Il rapporte, en conséquence, dans les chapitres v et vi, un dialogue qui eut lieu entre Marâda et Vyâsa, et où le Richi des Dêvas raconte l'histoire de son existence mortelle avant qu'il eût obtenu la possession de ses prérogatives divines, qu'il présente, comme la récompense de sa dévotion à Bhagavat. Le barde dit ensuite, au commencement du chapitre viii, que, par suite de cet entretien, Vyâsa composa le *Bhâgavata* et le fit lire à son fils Çuka. Le chef des solitaires, Çakna, prend la occasion de demander comment il se fait qu'un sage aussi accompli que Çuka ait eu besoin de lire une composition dont il devait naturellement connaître l'objet. Le barde répond que c'est uniquement par dévotion et pour s'occuper pieusement de Bhagavat, que ce sage étudia ce poème consacré à la louange de ce dieu. Il annonce ensuite aux solitaires qu'il va leur raconter la naissance, les actions et la mort du roi Parikshit, sujets qui servent d'introduction à l'histoire de Krishna, puisque c'est devant Parikshit et au moment où ce roi allait quitter la vie, que Çuka fit le récit du *Bhâgavata*. Le barde donne alors un extrait fort succinct de la portion du *Mahâbhârata* qui s'étend depuis le *Sâuptika Parvan*, ou le célèbre chant du sommeil, jusqu'à la fin de ce grand poème.

Bhâgavat dasam askand, poème indou dont le titre signifie littéralement le *dixième livre du Bhâgavata Purana*, ouvrage sanscrit célèbre. Ce poème est ainsi appelé parce qu'il a pour thème, en effet, la légende de Krishna, telle qu'elle est contenue dans ce livre du *Bhâgavata Purana*. Ce poème a été composé par Lâlatch Kab, auteur du xvi^e siècle, dans un dialecte indou assez ancien, et, sous ce rapport, très-intéressant au point de vue linguistique. Cet ouvrage curieux a été traduit en français et publié en 1852 par le savant orientaliste M. Théodore Pavie, qui l'a fait précéder d'une préface fort intéressante, à laquelle nous emprunterons la plupart des détails qui suivent. Comme nous l'avons dit, ce poème raconte tout au long la légende de Krishna, qui est si populaire dans cette partie de l'Inde. « Les Indous de toutes les castes, nous dit M. Théodore Pavie, le lisent; les sectaires vichnaïstes le récitent avec dévotion et plaisir, parce qu'ils le comprennent: c'est là son véritable mérite. » Dans quelques lignes griffonnées qu'il a écrites à la fin du manuscrit dont s'est servi M. Théodore Pavie, le copiste promet le paradis à ceux qui le liront; il y joint ses très-humbles salutations. Ainsi faisaient, ajoute judicieusement le traducteur, les moines du moyen âge, quand ils avaient terminé la copie de quelque ouvrage édifiant. A en juger par le rythme, par le *doha*, qui marque un temps d'arrêt et un retour vers ce qui a déjà été dit, ce poème a été écrit pour être chanté, ou au moins récité à haute voix dans les assemblées religieuses. Le poète jette en avant le sommaire du chapitre, puis se lance dans le récit, revient sur ses pas, change d'allure et de ton, comme le rapsode qui, s'adressant à la foule, veut tenir son attention éveillée. Le *Bhâgavat dasam askand* se compose de quatre-vingt-dix sections, contenant chacune une aventure différente, relative, soit directement, soit indirectement, au héros du poème, à Krishna, le berger au corps noir. Il est écrit en petits vers rimés (*tchaopai*), coupés de distance en distance par des distiques d'un mètre plus solennel (*doha*), dans lesquels, suivant la poétique moderne des Indous, l'auteur se plaît à insérer son nom.

La connaissance de ces aventures fabuleuses de Krishna est de la plus grande importance pour l'histoire des mythes indiens. A ce titre, le *Bhâgavat dasam askand* mérite une attention toute particulière. Nous ne pouvons ici raconter en détail l'histoire de Krishna, et de la secte extrêmement populaire à laquelle il a donné naissance. Nous renvoyons sur ce sujet nos lecteurs à l'article KRISHNA, où nous traitons la question avec tous les développements qu'elle exige. Une analyse, même rapide, du *Bhâgavat dasam askand*, nous entraînerait dans des développements beaucoup trop considérables. Nous nous bornerons à dire que ce poème peut être regardé comme un des plus précieux échantillons de ces littératures modernes de l'Inde issues, comme les langues dans lesquelles elles sont conçues, du grand tronc sanscrit. On retrouve, dans le *Bhâgavat dasam askand*, cette ampleur, cette largeur d'allures qui nous font admirer les grandes épopées in-

diennes; mais, à côté de ce sentiment grandiose, nous rencontrons une note plus naïve, plus intime, un écho des sympathies populaires des masses pour Krishna, l'incarnation de Vishnou.

La doctrine renfermée succinctement dans cet ouvrage est, dit M. Théodore Pavie, celle du *djognisme*: l'union de l'homme avec la divinité par la méditation. Le milieu dans lequel vivent et se meuvent les créatures n'est qu'une illusion; peu important donc les œuvres. Les œuvres n'ont pas plus d'efficacité que les actions auxquelles l'homme se livre pendant son sommeil. L'illusion est à la fois une manifestation et une émanation de l'âme suprême (Vishnou, selon les sectaires); voilà le panthéisme poussé jusqu'au matérialisme. Mais d'autre part, Vishnou-Krishna est descendu parmi les mortels pour soulever le *fardeau de la terre*, pour sauver le genre humain, en lui apprenant le moyen d'éviter les naissances successives; il demande qu'on l'aime par-dessus toute chose: voilà la croyance à une autre vie, le spiritualisme! « Contradiction flagrante, ajoute M. Théodore Pavie, que les plus grands écrivains de l'Inde ne peuvent éviter. »

On voit par ces quelques lignes que, sous le rapport philosophique, le *Bhâgavat dasam askand*, offre un intérêt au moins égal à celui de son importance littéraire, parce qu'il nous montre le point de départ d'un des systèmes philosophiques les plus compliqués, les plus prodigieux que l'esprit humain ait jamais enfantés.

BHAGODAS, auteur indoustani, élève du célèbre réformateur Kabir. Il a composé le petit *Bidjak*, qui est, dit M. Garcin de Tassy, le plus répandu des livres de la secte des Kabir-Panthi. « Le *Bidjak* de Bhagodas est, ajoute l'orientaliste que nous venons de citer, la plus grande autorité parmi les Kabir-Panthi. En général, il est écrit en vers harmonieux et dans un style d'une grande naïveté. L'auteur, néanmoins, argumente plus qu'il ne dogmatise, et il attaque plutôt les autres systèmes qu'il n'explique le sien propre. Il est, pour ce dernier objet, tellement obscur, qu'on ne peut guère apprendre dans son livre la doctrine réelle de Kabir; aussi ses sectateurs en interprètent-ils différemment plusieurs passages. »

BIAMNO ou **BAMNO**, ville de l'empire des Birmans, ch.-l. de la province de son nom, à 270 kil. N.-O. d'Ava, à 30 kil. de la frontière chinoise; 11,127 hab. — Grand entrepôt du commerce avec la Chine; lainages, cotons, soieries, sel, riz et poisson sec.

BHÂNA s. m. Nom donné, dans la technologie théâtrale des Indiens, à un monologue en un acte, où l'acteur raconte d'une manière dramatique une variété de circonstances survenues à lui-même ou aux autres.

— **Encycl.** L'amour, la guerre, la fraude, l'intrigue et l'imposture sont des sujets propres au *bhâna*, et le narrateur peut animer son récit par un dialogue supposé avec un interlocuteur imaginaire. La diction doit en être polie; la musique et la danse doivent précéder et fermer la représentation. Wilson suppose que l'art du ventriloque contribuait à donner plus d'effet au dialogue imaginaire; car, dit-il, cet art n'est pas inconnu dans l'Inde. Il est de fait que ce genre de pièce à un seul personnage devait offrir assez de monotonie pour que l'on eût recours à tous les procédés qui pouvaient y introduire quelque variété.

BHARADWADJA, religieux indien dont il est fait mention dans les *Védas*. Il fut ainsi nommé, dit-on, parce qu'il avait été abandonné par ses parents et nourri par une alouette. Il fut adopté par Bharata et devint roi de Batichthana. Nous le retrouvons dans les célèbres poèmes épiques, le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*, qui renferment des détails plus circonstanciés sur son histoire et sa personne.

BHARATA, nom de plusieurs princes indiens, qui vécurent douze cents ans avant notre ère. C'est d'eux qu'est venu le titre *Mahâbhârata*, donné à l'un des grands poèmes indiens.

BHARTRIHARI, célèbre poète indien qui, s'il faut en croire les traditions indigènes, aurait été le frère du roi célèbre Vikramâditya, qui vivait cinquante-six ans avant Jésus-Christ. Les uns disent que Bhartrihari, chargé de la royauté pendant une absence de son frère, ne tarda pas à y renoncer à la suite d'une infidélité de sa femme. D'autres disent que Bhartrihari était tout simplement le fils du brahme Tchandrâgoutpa Varadja, et qu'après avoir mené une vie très-dissolue, il vint à résipiscence et se retira dans une solitude, où il se livra à la composition d'ouvrages de morale et de piété. Ses œuvres ont été publiées à Berlin, en 1833, sous le titre de *Bhartriharis sententia et carmen eroticum*, et plus récemment, en 1852, M. Hippolyte Fauche, le traducteur du *Gita-Gorinda*, du *Ritou-San-hara*, du *Râmâyana*, du *Mahâbhârata*, en a donné une traduction littérale qui fait bien connaître ce poète indien (*Bhartrihari* et *Tchaura*, par H. Fauche. Paris, H. Frank, 1852, in-12). L'œuvre la plus célèbre de Bhartrihari, ce sont ses trois centurios: 1^o la centurie de l'*Amour*, 2^o la centurie de la *Niti*, 3^o la centurie du *Vairagya*. M. H. Fauche pense avec raison que Bhartrihari est, non pas l'auteur, mais le collectionneur de ces poésies,

et il désigne très-judicieusement ce triple ouvrage sous le nom d'*anthologie*.

De ces trois centurios, celle de l'*Amour* est évidemment la plus intéressante, la plus curieuse. On y sent une habileté artistique prodigieuse. L'esprit si fécond des Indiens y montre que, s'il a su créer des chefs-d'œuvre épiques qui balancent la réputation des grands poèmes classiques, il est également capable d'exprimer les idées les plus délicates, de traduire les sensations les plus insaisissables avec une souplesse exquise et dans une langue admirable, dont peut-être n'approche aucune littérature. Ce que ces ravissantes stances de la centurie de l'*Amour* contiennent de grâce, de couleur, d'éclat, de vie, de charme, d'ardeur, est inimaginable. La passion parle la toute pure, mais ce n'est pas la passion grecque, latine ou européenne, c'est la passion orientale dans toute sa fougue et son impétuosité, la passion comme elle doit exister sous le ciel de l'Inde. Aussi sommes-nous entièrement de l'avis de M. Fauche, lorsqu'il dit: « Si l'on sent du plaisir à faire passer devant ses yeux les épigrammes de l'*anthologie* grecque, comme les brillants joyaux d'un écrin, j'ose en promettre davantage à ceux qui voudront bien jeter un coup d'œil parmi ces distiques et ces quatrains sur l'amour. On ne saurait manquer, certes, d'y trouver et des formes toutes originales et des images toutes neuves, comme on devait l'espérer naturellement de ces types singuliers, où la pensée indienne vient se mouler, de ces cachets bien différents des sceaux européens; car là ce ne sont plus nos plantes, nos animaux, nos religions, nos institutions sociales et politiques, nos manières de vivre, nos préjugés, nos costumes: là, tout, jusqu'aux choses les plus familières, se montre à nos yeux sous un aspect inconnu. »

L'obscénité, il faut l'avouer, ne fait pas défaut à cet ouvrage critique, et cette obscénité laisse bien loin derrière elle celle de l'*Art d'aimer*. Seulement, c'est un tout autre ordre d'idées, et l'originalité des expressions fait fermer les yeux à la susceptibilité du *cant* européen. Nous transcrivons ici deux des strophes de ce curieux ouvrage, pour en donner un échantillon à nos lecteurs, et nous avons bien soin de les choisir parmi les plus acceptables. « Avec sa jolie charge de gorge pesante, avec sa resplendissante figure de lune, avec la marche indolente de ses pieds, elle brille comme si Dieu eût taillé son corps dans une étoile. » Et cette autre: « En vérité, l'amour est l'esclave sicaire de cette belle aux gracieux sourcils, car il se tient embusqué dans les défilés de ses yeux, dont il connaît bien tous les passages. »

La deuxième centurie, celle du *Niti*, est un traité d'éthique et de morale, mais de morale indienne. Quant à la centurie du *Vairagya*, elle traite principalement de sujets de dévotion et de renoncement religieux. Le *Vairagya* est, en effet, un isolement absolu du monde extérieur; se consacrer au *vairagya*, c'est, dit M. H. Fauche, se dévêtir du corps, sans avoir cessé de vivre; c'est travailler à s'unir dès cette vie à l'essence intelligible par l'absorption d'une extase mystique, où se vantaient de parvenir ces contemplateurs chrétiens qui voyaient la lumière du *Thabor poindre sur le bout de leur nez*, et l'*auréole du Christ s'épanouir toute radieuse autour de leur saint nombril*.

BHATGONG ou **DHARMAPATAN**, ville de l'Indoustani anglais dans le Népal, la troisième ville de ce royaume, sur le Bogmetty, à 13 kil. E. de Katmandou; ville sainte, résidence favorite des brahmanes du Népal; 25,000 hab. Riche dépôt de manuscrits en langue sanscrite.

BHATNEER ou **BHATNIR**, ville de l'Indoustani anglais, présidence du Pendjab, à 315 k. S.-O. de Delhi, ch.-l. du pays des Bhattis; 5,700 hab. Prise et détruite par Tamerlan en 1398.

BHATTIS, district de l'Indoustani, dans le N. et l'E. de la prov. d'Adjemir, séparé du Lahore par le Setledye, et arrosé par le Gagar, qui coule au milieu d'une plaine fertile en blé, riz, canne à sucre, tabac et indigo. Les habitants, pour la plupart mahométans, ont des mœurs guerrières et sont avides de chasse et de pillage. Néanmoins, ils ont vu leur territoire envahi par les Anglais en 1818, et se sont soumis à la dépendance britannique.

BHATTS, nom qu'on donne à des sectaires de l'Indoustani; ces sectaires habitent principalement la prov. de Guzerate, parcourent le pays, défendent le faible contre le fort et servent d'intermédiaire entre le pouvoir et les simples particuliers; en un mot, ce sont les *bardes* de l'Inde.

BHÂVA s. f. Mot qui joue un grand rôle dans la psychologie indienne, et qui s'applique plus particulièrement aux principes essentiels de l'art dramatique.

— **Encycl.** Les Indiens ont poussé au moins aussi loin que les Grecs l'analyse philosophique des compositions théâtrales, et Bharata ne le cède certainement à Aristote ni en pénétration, ni en subtilité. Wilson, dans son *Théâtre indou*, donne une définition détaillée de ce que les Indiens entendent par *Bhâva*. Les *bhâvas* sont les dispositions de l'âme ou du corps, qui sont suivies d'une expression correspondante en ceux qui les éprouvent ou

sont supposés les éprouver, et d'une impression correspondante en ceux qui les voient. Ce sont elles qui font naître les sensations objectives des spectateurs ou auditeurs, que les Indiens désignent sous le nom pittoresque et expressif de *rasas* ou *savares*. Quand ces dispositions, dit Wilson, sont d'un genre permanent et durable, et qu'elles produisent une impression longue et générale, qui n'est point troublée par l'influence de causes collatérales ou contraires, elles sont de fait la même chose que les impressions; ainsi, le désir ou l'amour, considéré comme simple objet de l'action dramatique, est à la fois la disposition du personnage et le sentiment dont le spectateur est rempli. Lorsque les dispositions existent par incident ou par transition, elles contribuent à l'impression générale, mais ne sont pas confondues avec elle: elles peuvent même, par leur essence, lui être contraires sans l'affaiblir ou la contre-balancer. Cette théorie, du reste, ne laisse pas d'être empreinte d'une certaine obscurité, comme toutes celles qu'a enfantées l'esprit raffiné et subtil des Indiens. Les *bhâvas* se distinguent tout naturellement en *bhâvas* durables ou *bhâvas sthâyas*, et en *bhâvas* transitoires ou *bhâvas vyabichâris*. De nombreuses divisions secondaires interviennent encore; nous ne les rapporterons pas ici; nous nous bornerons seulement à dire que la première classe de *bhâvas* en comprend neuf, et la deuxième trente-trois.

BHAVABHOUI, auteur sanscrit célèbre, brahmane de naissance. Il avait été surnommé, dit Langlois, *Gosier divin*, à cause de son talent. On le représente comme un des principaux ornements de la cour du roi Bhodja, à Dhârâ. Mais il florissait au commencement du viii^e siècle, et les annales du Cachemire le font vivre en 720, sous le patronage du souverain de Canoge, nommé Vasavarmâ. Il est l'auteur de trois drames bien connus, dont le principal, intitulé *Malati*, a été traduit en entier par Wilson dans son *Théâtre indou*.

BHAVANI-KODAL, ville sainte de l'Indoustani anglais, présidence de Madras, à 93 kil. N.-E. de Coïmbetour, au milieu d'un territoire très-fertile; 9,700 hab. Temples dédiés à Vishnou et à Siva.

BHEELS, peuple de l'Indoustani, dont les principales tribus errantes, adonnées à la chasse, fréquentent surtout les parties méridionales de la province de Malwah et les montagnes au pied desquelles coule la Nerbudda.

BHEGVOR, fleuve du Belouchistan, prend sa source dans la prov. de Saravan, traverse le désert de Belouchistan et se jette dans la mer d'Oman, après un cours de 530 kil.

BHERTPOUR, v. BHURTPORE.

BHÈSE s. f. (bè-ze). Bot. Genre de plantes de la famille des célastrinées, établi pour des arbrisseaux ou des arbres des Indes orientales.

BHICHMA, prince indien, qui joue un grand rôle dans l'histoire primitive et fabuleuse de l'Inde. Langlois nous apprend qu'il était fils de Santanou, roi d'Hastinâpoutra et de Gangâ. Il renonça au trône en faveur de son frère Vitchitravrya, et prit parti pour les Coravas dans la lutte fameuse qu'ils soutinrent contre les Pândavas, et qui est aussi célèbre dans les épopées indiennes que la guerre de Troie dans celles des Grecs. Blessé dans cette lutte par Ardjouna, il quitta la terre et fut appelé, à cause de sa piété, à prendre place au ciel.

BHILS, peuple indien qui habite la contrée montagneuse parallèle à la côte du Malabar. Cette race, extrêmement intéressante et jusqu'ici fort mal connue, surtout en France, l'a été un peu mieux depuis les recherches que Coleman a consignées dans sa *Mythology of the Hindus*. Les Bhils sont considérés, avec les coolies de Guzerate et les goands, comme les restes de la population aborigène de la péninsule indienne, population antérieure à la race indo-européenne. Sir John Malcolm estime qu'ils appartiennent à une race d'une très-haute antiquité qui couvrait autrefois toutes les plaines de l'Inde, au lieu d'être confinée, comme aujourd'hui, dans une région montagneuse fort circonscrite, où ils ont été refoulés par les envahisseurs. Les Bhils ont conservé sur leur histoire primitive des légendes fort intéressantes. Ils attribuent leur origine aux rapports de deux êtres, l'un céleste et l'autre mortel, Mahadeo, devenu amoureux d'une beauté terrestre, s'unît avec elle et en eut plusieurs fils. L'un d'eux, remarquable par sa laideur et ses vices, ayant tué le taureau sacré de son père, fut banni et relégué dans les montagnes; c'est là qu'il donna naissance à la race désignée aujourd'hui sous le nom de Bhils. Les Bhils se divisent en un grand nombre de tribus commandées par des chefs qui prétendent chacun à une descendance céleste particulière. Quelques-unes de ces tribus ont adopté l'islamisme; mais la majeure partie professe la même religion que les Indous. Ils adorent les mêmes divinités qu'eux, mais limitent leurs cérémonies à des offrandes propitiatoires en l'honneur de *Sita Maya* (*Shetula*), la déesse de la petite vérole, qu'ils adorent sous différents noms et chargent de les préserver du terrible fléau. Mahadeo est également de leur part l'objet d'une grande vénération. En outre, ils reconnaissent d'autres divinités qui, toutes, président à un mal qu'elles doivent détourner de leurs sectateurs, ou protéger leurs biens, leurs personnes, etc.